



**OTTAVIA
CASAGRANDE**

L'espion
inattendu

LIANA LEVI  *piccolo*



Ce n'est pas donné à tout le monde d'avoir un grand-père digne d'un roman ! La narratrice de ce livre est la petite-fille de Raimondo Lanza di Trabia, un prince sicilien, dandy extravagant et charmeur qui fut, pendant les neuf mois qui suivirent le début de la Seconde Guerre mondiale, l'espion de confiance de Galeazzo Ciano, ministre des Affaires étrangères et gendre de Mussolini. Sa mission ? Mener une bataille secrète contre l'entrée en guerre de l'Italie aux côtés du Reich, la préserver des agissements du « petit caporal » Hitler et déjouer l'influence des va-t-en-guerre auprès du Duce. Pour cette mission (et pour son plaisir...) il fit tomber dans ses filets amoureux Cora, une ravissante espionne britannique débutante. Après avoir infiltré une cellule nazie dans le Sud-Tyrol, évité le pire à Cinecittà, traversé la France en pleine Débâcle et rencontré en tête à tête Churchill... de péripéties en aventures rocambolesques (mais véridiques) les deux tourtereaux perdirent la bataille ! Tout en laissant matière à écrire une histoire à suspense digne des meilleures séries.

OTTAVIA CASAGRANDE est metteuse en scène de théâtre. Elle a étudié au Goldsmiths College de Londres et obtenu un diplôme en *Drama and Theatre Arts*. Elle a travaillé en Italie, au Royaume-Uni, en France et en Russie. Avant ce roman, elle a écrit un livre retraçant la jeunesse de ce grand-père mythique, en collaboration avec Raimonda Lanza di Trabia, sa mère.

« Inédit et palpitant. » *Le Figaro Magazine*

« Un authentique roman d'espionnage. » *Le Monde des Livres*

« Passionnant et allègre. » *ELLE*

« C'est à se demander si les histoires d'espionnage ont encore besoin de la fiction. » *Libération*

Ottavia Casagrande

L'espion inattendu

*Traduit de l'italien
par Marianne Faurobert*

LIANA LEVI  *piccolo*

À Glenda et ses 19 ans

Les Grecs de l'Antiquité pensaient que les morts laissés sans sépulture étaient condamnés à errer sur Terre sans jamais trouver la paix.

Je ne crois pas aux signes du ciel, mais je crois aux liens du sang. Et je crois que la vie de Raimondo – cette vie de légende, rocambolesque, insolente et tragique – devait être racontée. Pas tant pour qu'il trouve la paix, que pour que nous, nous la trouvions. Pour que ma mère, sa fille, qui a grandi sans le connaître, au milieu des ruines de son mythe, soit enfin apaisée.

Destin, fatalité ou signe du ciel... Peu importe, toujours est-il qu'un beau matin de printemps, nous avons trouvé au grenier une vieille valise cabossée, et que cette valise contenait toute la vie de Raimondo. Photographies, billets n'ayant plus cours, factures impayées, pinces à cheveux et lettres, une montagne de lettres. Les lettres de toute une vie. Il nous a fallu un été entier pour les lire toutes. Après quoi, le premier livre sur Raimondo – sa biographie, *Mi toccherà ballare* (« Il me faudra danser ») – s'est écrit tout seul. Le roman de sa vie s'est dévidé en un flux continu, comme si, pendant toutes ces années, il n'avait attendu que cela : être écrit, fixé sur le papier. Et l'aventure a commencé.

Coïncidence, hasard, chance ou volonté supérieure... peu importe comment, ce livre s'est retrouvé entre les mains de Geraldine, qui a reconnu en Raimondo le héros des récits de sa mère, Cora. C'est grâce à cette heureuse rencontre que nous avons pu ajouter un autre fragment à la mosaïque de la vie de Raimondo. Celui que nous racontons dans ce livre.

Concomitance ou divine providence... l'occasion m'est ici offerte de révéler un détail inédit. C'est en lisant un auteur français que j'ai trouvé la voix, le ton pour évoquer Raimondo. Tout bien considéré, ils ont bien des points communs : contemporains, nés bâtards, héros de la Seconde Guerre mondiale, aimés des plus belles femmes de leur époque, suicidés... *La Promesse de l'aube*, que j'ai fini par lire grâce à l'insistance de mes amis français, m'a permis de comprendre comment raconter l'homme extraordinaire que fut mon grand-père.

C'est pourquoi je suis doublement heureuse que les aventures de Raimondo soient maintenant publiées en France.

Ottavia Casagrande

Première partie

Tout geste de résistance qui ne comporte aucun risque et reste sans effet relève de la pure vanité.

Stefan Zweig

C'est la guerre

En ces temps-là, l'Histoire dévorait les hommes avant d'être à son tour dévorée par le mythe. Personne ne se fiait à personne, comme toujours, quand un empire pressent l'imminence de sa propre fin. Tout le monde cachait un poignard sous sa toge, un revolver sous son gilet ou sous son uniforme, pour attaquer ou, plus souvent, pour se défendre. Le coup mortel pouvait vous arriver de n'importe où, n'importe quand, porté par votre pire ennemi comme par votre meilleur ami. C'est pourquoi tous les hommes en vue avaient leurs propres informateurs. Ils espéraient ainsi prévoir de quel côté viendrait l'attaque. Ils espéraient ainsi sauver leur peau.

Elle marchait au bord de la plage, comme en équilibre entre la terre, l'eau et le ciel, serrée dans un imperméable bleu foncé que le vent semblait vouloir lui arracher. Raimondo la suivait, l'appelant à grands cris, mais le fracas des vagues et du vent était assourdissant. « Cora ! » criait-il, en s'efforçant en vain de le couvrir.

Hostile et menaçante comme une nuée d'orage, la sirène d'un navire lança sa plainte. Raimondo désespéra de rejoindre la femme et à cet instant, il se réveilla.

Ce n'était pas une sirène qui avait interrompu son rêve mais la sonnerie, impérieuse, du téléphone. La pièce baignait dans la pénombre. Il tendit la main et chercha à tâtons dans le lit où, comme à l'accoutumée, couvertures et oreillers gisaient pêle-mêle. Ses doigts heurtèrent un cendrier, en renversant le contenu sur les draps de soie. Il reconnut au toucher la corbeille de fruits entamés, des journaux éparpillés, plusieurs paquets de Camel vides, mais l'appareil strident restait introuvable.

« J'espère que c'est vraiment important ! brailla-t-il dans le combiné, quand il eut enfin mis la main dessus.

– Et comment ! Tu ne le sais peut-être pas, mais Londres vient de déclarer la guerre au Caporal. Suivie par Paris, dans la foulée », grinça une voix métallique à l'autre bout du fil.

Raimondo ne la reconnut pas immédiatement. Mais il n'y avait que Galeazzo pour surnommer ainsi Hitler en rappelant, avec une pointe de fiel, le plus haut grade atteint par le Führer lors de la Grande Guerre.

« Et l'Italie ?

– Encore non belligérante. Pour le moment.

– Et tu trouves que c'est une raison pour me tirer du lit à deux heures du matin ?

– En fait, il est trois heures de l'après-midi.

– Ah, pardon, Galeazzo, je rentre tout juste des États-Unis...

– Je le sais, c'est moi qui t'y ai envoyé. Je te rappelle que je t'attendais pour déjeuner.

– Qu'est-ce qui te fait croire que j'ai oublié ? Je serai au Palazzo Chigi¹ dans dix minutes.

1. Siège du ministère des Affaires étrangères de 1923 à 1959.
(Toutes les notes sont de la traductrice.)

– J'en doute fort, et de toute façon, il est trop tard pour déjeuner. Je t'attends à la maison ce soir. Edda ne sera pas là. »

Il resta immobile à fixer le plafond. Un rayon de soleil filtrait à travers les persiennes et les lourds rideaux de brocart, frappant le stuc juste à l'endroit où il était le plus abîmé par les coups de feu que Raimondo avait coutume de tirer en l'air, par enthousiasme ou, qui sait, par désespoir. Puis, sans même se donner la peine de raccrocher, il jaillit hors du lit. Il n'avait plus une minute à perdre. La nouvelle qu'il venait d'apprendre bouleversait ses plans et changeait la donne du tout au tout. Non qu'elle fût vraiment une surprise, au contraire : l'Europe s'acheminait vers la guerre avec une détermination obstinée depuis des années, mais beaucoup s'imaginaient encore que le bon sens finirait par l'emporter. Heureusement, il avait dormi tout habillé : pratique, quand on est pressé. La veille, de retour de son voyage outre-océan, il s'était jeté sur son lit tel quel et avait aussitôt sombré dans le sommeil, perdant toute notion du temps. Dans la pénombre, il chercha son pistolet. Il l'avait caché avant son départ pour l'Amérique, mais il ne savait plus où. Il ouvrit deux ou trois tiroirs au hasard, en vain. Perdant patience, il remit à plus tard sa chasse au trésor et sortit en claquant la porte.

Il dévala les escaliers du Grande Albergo quatre à quatre, traversa le hall à vive allure, salua le portier au passage et s'engouffra dans le premier taxi qu'il trouva devant l'entrée.

« Navré d'interrompre votre déjeuner, mais je suis affreusement pressé. Via Nomentana. Chez les Blue Sisters.

– Et ce serait qui, ces blou sisteurz? répondit le chauffeur en enveloppant avec une lenteur exaspérante son précieux casse-croûte dans un mouchoir répugnant.

– Des saintes et pieuses femmes – le mot d’«espionnes» lui traversa l’esprit, mais Raimondo s’abstint de le prononcer –, des bonnes sœurs.»

Le visage rubicond et bonasse du chauffeur ne suggérait guère la duplicité mais Raimondo, bien qu’il le fit souvent et volontiers, croyait ferme en l’inutilité de forcer le destin.

Il regarda au-dehors. C’était une belle journée de fin d’été. De gros nuages d’ouate blanche, comme arrachés à une fresque baroque, ornaient un ciel d’azur. Des binômes de carabiniers, raides sous leur képi, arpentaient les rues où les cochers somnolaient sur leurs calèches. Quelques bicyclettes allaient et venaient.

Plus ils s’éloignaient du centre, plus les bandes de gamins loqueteux jouant dans la poussière se multipliaient. C’était Rome, placide et indolente depuis des millénaires, indifférente à tout et à tous, même à la guerre, probablement.

À un carrefour, un vendeur de journaux braillait à tue-tête la nouvelle historique. Raimondo fit stopper l’auto et lui acheta son dernier exemplaire. Il parcourut en diagonale l’article ronflant sous le gros titre en une, puis il replia le journal. La réaction à chaud des gens ordinaires était assurément plus digne d’intérêt que la propagande du régime.

«Et vous alors, vous en pensez quoi, de cette guerre?»

– Les Allemands, c’est des brutes, des salopards. Mais les Anglais et les Français, c’est des lâches. Y vont

pas traverser la moitié d’l’Europe pour aider les Polaks, hein ? »

D’après ce qu’il avait appris de son ami Galeazzo Ciano – ministre des Affaires étrangères et gendre du Duce – le chauffeur de taxi venait de résumer de façon magistrale, en synthèse et en efficacité, la pensée mussolinienne en matière de politique étrangère et de stratégie militaire. Sans doute cet homme avait-il infiltré les très hautes sphères, ou alors il était particulièrement éclairé. Voire infallible, comme le Duce prétendait l’être, ce qu’une bonne partie des Italiens croyaient dur comme fer.

Bien que la route fût tout à fait dégagée, le taxi roulait avec une lenteur extrême, exaspérant la hâte de son passager. Passée la porta Pia, la voiture s’encadra dans une longue file de charrettes et de carrioles tirées par des mules ou, pour la plupart, par les paysans eux-mêmes, qui venaient de démonter le marché de quartier et s’en retournaient à la campagne. Le chauffeur tenta de se frayer un passage à grands coups de klaxon, sans parvenir à dévier la lente marée qui se déversait sur la route. Pour aller plus vite, Raimondo préféra descendre et continuer à pied, faisant taire les protestations du chauffeur par l’ajout d’un paquet de Camel au prix de la course. Une fois dehors, il fut assailli par une odeur nauséabonde d’ordures mêlées de fumier : venus vendre leurs primeurs, les maraîchers repartaient avec leurs carrioles pleines des déchets de la ville, qu’ils utiliseraient pour fumer leurs terres et nourrir leurs bêtes. Bel exemple d’autarcie, songeait Raimondo en remontant à grand-peine la via Nomentana.

Au milieu des boniments, des marchandages et des réclames criés dans un dialecte épais et abscons,

il distingua soudain la musiquette allègre d'un orgue de Barbarie. Il tendit l'oreille. Il lui sembla reconnaître les accents de l'instrument de Gino, bien que ces notes intemporelles fussent teintées d'une inhabituelle mélancolie. Il scruta la foule, cherchant son ami qui, depuis le trépas de son petit singe bien-aimé, arpentait la ville en actionnant lui-même sa manivelle. Mais Raimondo avait beau dépasser tout le monde d'une bonne tête, il ne parvint pas à localiser son charreton bariolé. Dommage: il l'aurait volontiers salué. Quel meilleur augure pour son retour dans la capitale que le sourire édenté de Gino? Mais il n'avait plus de temps à perdre, à présent: il apercevait le bâtiment des sœurs, aussi imposant et austère qu'une prison.

Il franchit le portail et s'engagea à grands pas dans l'allée de graviers qui serpentait à travers le parc. Sans ralentir son allure, il tenta de retaper son costume, froissé par son voyage et par une nuit de sommeil. Il rentra les pans de sa chemise dans son pantalon et tira sur son veston. Le résultat fut assez décevant: la coupe impeccable de Ciro Giuliano, de l'avis unanime le meilleur tailleur de Rome, ne suffisait pas à masquer le désordre de sa tenue. En séchant, la brillantine avait pétrifié ses boucles brunes, mais les cernes sombres qui soulignaient ses yeux en rehaussaient le bleu intense.

Dominé par sa tour crénelée, l'institut des sœurs anglaises était monumental. Dans son hall régnait la plus grande confusion: autour de la statue de la Madone qui se dressait en son centre, des bataillons de religieuses, telles des auto-tamponneuses, fondaient rageusement – sans toutefois courir, par souci des convenances – yeux baissés et sourcils froncés. Raimondo réussit à en intercepter une et lui

demanda : « Ma sœur, sauriez-vous me dire où je peux trouver miss Elisabeth White ? »

– Dans sa classe. Et de toute façon, les visites de la famille ne sont permises que le dimanche.

– Mais je ne fais pas partie de sa famille. *Good day to you!* » répondit Raimondo, qui tourna les talons en faisant mine de se diriger vers la sortie.

La bonne sœur resta interdite. Elle le suivit d'un regard perplexe, avant de baisser à nouveau les yeux et de reprendre sa course effrénée vers le Christ. Dès qu'il fut certain de ne plus être observé, Raimondo se cacha derrière la Madone, en attendant le moment propice pour se lancer dans le grand escalier qui conduisait à l'étage : grâce à la bienveillance de Marie, il monta sans encombre. En haut des marches s'ouvrait un long couloir, ponctué sur un côté de vitraux et, sur l'autre, de portes closes. Les rangées de petites vestes toutes identiques suspendues le long des murs lui confirmèrent qu'il se trouvait au bon endroit. Il s'agissait maintenant de dénicher la salle de classe d'Elisabeth.

Il inspira à fond. La pantomime qu'il s'appropriait à exécuter devait avoir l'air convaincante. C'était le seul moyen pour venir à bout de l'entêtement de la jeune fille et la ramener à la raison. S'il hésitait un tant soit peu, sa détermination reprendrait le dessus. S'efforçant d'adopter la posture d'un professeur ou, mieux, d'un proviseur, il ouvrit la première porte et la referma aussitôt, déconcerté par les cris aigus de l'enseignante – qui, de toute évidence, n'était pas Elisabeth – et par les rires stridents des élèves.

À sa grande stupeur, la même scène se répéta derrière chaque porte. Peu flatteur, pour un agent secret espérant passer inaperçu. C'est donc avec un soulagement

certain qu'à la quatrième tentative, il découvrit Elisabeth tranquillement assise sur son bureau, les jambes croisées, en train de faire cours. En le voyant, elle resta impassible. Ses élèves en revanche, comme toutes les autres, gloussèrent à qui mieux mieux.

« Qu'est-ce qui vous fait rire comme ça ? »

– Un homme, mon Dieu, un homme ! piaillèrent-elles de leurs voix suraiguës.

– Me voilà rassuré, je craignais d'être décoiffé ! » dit-il, l'air sérieux, en passant la main dans ses boucles emplâtrées de brillantine.

L'hilarité des fillettes redoubla, mais Elisabeth ne se dérida pas et lâcha, d'un ton sec :

« Qu'est-ce que tu fais ici ? »

– Miss White, jeunes filles, annonça Raimondo solennel, vous me voyez navré d'avoir à vous apprendre une bien triste nouvelle... »

L'ambiance se refroidit d'un coup et les rires cessèrent net. Les fillettes se redressèrent sur leurs sièges.

« Il faut que vous sachiez que l'Angleterre a déclaré la guerre à l'Allemagne... »

Soudain, comme obéissant à un ordre tacite, un *Ave Maria* s'éleva à l'unisson dans la classe, coupant la parole à l'orateur.

Incrédule, Raimondo se tourna vers Elisabeth qui lui répondit d'un haussement d'épaules. C'était la première fois qu'il la voyait dans cette tenue et il fallait reconnaître que son rôle lui allait comme un gant. Le plus tatillon des ministres de l'Éducation s'y serait laissé prendre et elle incarnait à la perfection l'idéal enfantin de l'institutrice. Ses longs cheveux bruns, que Raimondo aimait tant voir lâchés, étaient rassemblés en un chignon sévère. Visage et cou de porcelaine,

chemisette de soie blanche et veste en tweed entièrement boutonnée. Jupe en tweed également, censée tomber en dessous du genou mais qui, dans cette position, laissait entrevoir beaucoup plus de jambes qu'il n'eût fallu, gainées dans des bas de soie.

Raimondo était sous le charme. Par chance, elle enseigne dans une école de filles, se dit-il. Des garçons auraient bien du mal à se concentrer ! Perdu dans sa contemplation, il ignora les coups d'œil appuyés qu'elle lui lançait pour lui montrer la porte.

La prière achevée, il s'éclaircit la voix : « Ne craignez rien. Je suis certain que vos parents prendront soin de vous de la meilleure façon qui soit. Et puis la guerre n'est pas à nos portes... »

Pour paraître plus convaincant et faire cesser les murmures et les pleurs qui fusaient çà et là, il alla jusqu'au fond de la classe où était accrochée une carte de l'Europe.

« Regardez, reprit-il en indiquant un point sur la carte, en ce moment, on se bat en Pologne. Nous sommes ici, à Rome, à des milliers de kilomètres. Et les Italiens ne tiennent pas à faire la guerre... Rassurez-vous, vous êtes en sécurité. Ce qui n'est pas le cas de miss White, dont la famille ne se trouve pas en Italie. » Raimondo hésita, cherchant les mots justes. « Au nom de l'institut que je représente, nous avons tout organisé pour qu'elle rentre chez elle, en Angleterre. Une remplaçante compétente et expérimentée vient d'être prévenue. Miss White nous manquera beaucoup, naturellement, mais puisque c'est aujourd'hui la rentrée, la séparation ne sera pas trop cruelle. »

Le silence tomba dans la classe. À l'autre bout de la salle, au milieu des rangées de pupitres, l'objet de

cette petite allocution diplomatique s'était levée et se tenait droite, les pieds légèrement écartés et les mains sur les hanches, en arborant un petit sourire de défi. Les élèves se retournèrent vers Raimondo, perplexes, puis vers leur institutrice, et ainsi de suite, aussi concentrées que devant une palpitante partie de tennis. Elles restaient calmes, mais elles frémissaient dans l'attente d'une réponse, d'un geste, d'un mot qui vienne mettre un terme à leur angoisse.

Son édifiante tirade achevée, Raimondo resta planté à côté de la carte. Il se taisait, mais ses yeux parlaient pour lui ; suppliant tendrement Elisabeth d'être raisonnable et de suivre son conseil : il fallait qu'elle rentre se mettre à l'abri chez elle. À bien les regarder pourtant, d'involontaires éclairs contredisaient ces bonnes intentions, l'incitant à désobéir au bon sens, à rester, à défier la guerre et le destin. Un observateur attentif aurait sans doute relevé que cette lutte se déroulait dans l'âme même de Raimondo plus qu'entre les murs de cette classe. Mais les innocentes, muettes et sidérées comme des enfants quand leurs parents se disputent sans qu'ils en saisissent la raison, ne remarquèrent rien. La cloche sonna, providentielle.

Guerre ou pas, les fillettes se dépêchèrent de ranger livres et cahiers dans leurs pupitres et sortirent au pas de course. Elisabeth et Raimondo restèrent immobiles, se défiant d'un bout à l'autre de la salle de classe.



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5^e
Retrouvez l'intégralité de notre catalogue
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site
www.lianalevi.fr

Ce livre a été traduit grâce à une contribution à la traduction
attribuée par le ministère des Affaires étrangères
et de la Coopération internationale italien.

Questo libro è stato tradotto grazie a un contributo alla
traduzione assegnato dal Ministero degli Affari Esteri
e della Cooperazione Internazionale italiano.

Titre original: *Quando si spense la notte – Il principe di Trabia,
la spia che non voleva la guerra*

Copyright © Giangiacomo Feltrinelli Editore, 2018
First published as *Quando si spense la notte* in May 2018 by
Giangiacomo Feltrinelli Editore, Milan, Italy
© 2020, Éditions Liana Levi, pour la traduction française

Couverture : D. Hoch
Photo : © Raimonda Lanza di Trabia

Cette édition électronique du livre *L'Espion inattendu* d'Ottavia
Casagrande a été réalisée en janvier 2021
par Atlant'Communication. Elle repose sur l'édition papier
du même ouvrage
(ISBN: 979-10-349-0374-0)
ISBN ePDF: 979-10-349-0376-4